

Bibliothèque
des
IDÉES

André Gide
et le premier groupe de
La Nouvelle
Revue Française

★★★

Une inquiète maturité
1913-1914

par

AUGUSTE ANGLÈS

nrf
Éditions Gallimard

4

PRÉAMBULE

Voici le troisième et dernier volume de la grande étude qu'Auguste Anglès a consacrée à l'histoire du groupe fondateur de La Nouvelle Revue Française, il nous conduit jusqu'à l'été de 1914. Le lecteur se reportera à l'Avant-propos des éditeurs qui figure au début du second tome – les mêmes principes ont été adoptés pour le tome III. Les éditeurs s'en sont tenus à la correction des erreurs ou des fautes évidentes. La seule différence avec le tome précédent tient au fait qu'ils n'ont pas été contraints d'avoir recours à des résumés en italique que la surabondance de la matière avait rendus nécessaires; il faut signaler d'autre part que, pour les années 1913-1914 étudiées ici, Anglès s'était contenté de proposer une chronique qui s'attachait à suivre les hommes et les événements semaine après semaine. Il n'a pas laissé dans le présent volume, comme il l'avait fait pour les années antérieures, de chapitres de synthèse où se trouveraient marquées les orientations décisives de la Revue. L'aurait-il fait si le loisir lui en avait été donné? Ce n'est pas sûr, car l'année 1913 marque l'aboutissement de la réflexion que le groupe a menée en 1911 et 1912. Dès les premiers mois de 1913, la religion de La Nouvelle Revue Française est faite, elle tend à devenir ce que Thibaudet appellera « l'Académie du Roman ».

Pour ce volume, comme pour le précédent, Michel Raimond et Pascal Mercier se sont chargés de l'établissement du texte, et Claude Martin de la refonte des notes, suivant en cela les principes énoncés tome II, page 559. Nous devons renouveler nos remerciements à Irène Martin du Gard, à Guy Grand, et à Vincent Wackenheim pour leur amicale collaboration, tout en exprimant notre gratitude aux adhérents de « Présence d'Auguste Anglès » pour leur soutien fervent.

Claude Martin
Pascal Mercier
Michel Raimond

TROISIÈME PARTIE

Une inquiète maturité
(1913-1914)

1913

I

BANDE À PART (janvier-février-mars 1913)

1. *Progrès de la revue et des éditions*

Gide a rapporté de Londres une de ces gripes si fréquentes chez lui qu'on a du mal à les distinguer les unes des autres : il a regagné le bercail et retrouvé les tisanes de Madeleine le 4 ou 5 janvier, mais après une semaine de lit il devra garder la chambre quatre jours encore. Jacques Rivière est rentré de Bordeaux le samedi 4 ou dimanche 5 janvier lui aussi. Le 8 ou le 9, ce sera le tour de Schlumberger, qui reviendra de Biarritz. Bien que Gallimard déclare ne pas s'entendre avec la Suisse, où il espère de jour en jour la visite de Fargue, et avoir hâte de retrouver la rue Madame, il prolongera sa lune de miel, non sans consacrer chaque après-midi quatre heures au travail : c'est le mardi 21 janvier qu'il refera surface à Paris.

Si nous en croyons le secrétaire, que son zèle à prouver son efficacité à ses aînés et à lui-même porte peut-être à un excès d'optimisme, la revue marche bien. Le nombre des abonnements augmente, fait-il savoir à Gide qui a grand besoin d'être ravigoté et qu'il ne laisse pas une semaine sans une nouvelle injection d'optimisme. Avec Copeau, il entre dans le détail : 53 nouveaux abonnements depuis le 29 décembre contre 22 désabonnements. Quatre jours ne se seront pas écoulés qu'il consultera de nouveau le baromètre : en une seule journée, 9 nouveaux abonnements, dont 1 de luxe. L'écho de ce succès est répercuté par Copeau en direction du grippé, qui conviendra que ces bonnes nouvelles ont produit sur lui « l'effet du quinquina ». Les bonnes tantes de Cenon ne sont pas oubliées dans la distribution des bulletins de victoire à commenter le soir sous la lampe : la revue aura fait environ cent nouveaux abonnés au cours du mois de janvier,

— leur annonce leur brillant neveu, qui précisera et nuancera à l'intention de Copeau : « Nous avons en ce moment 720 abonnés. Il y en a plus de 100 nouveaux à partir du 1^{er} janvier contre, il est vrai, 25 désabonnements à peu près. » Il conviendra d'une ombre du côté des libraires : une quinzaine seulement de nouveaux abonnés parmi eux, contre 27 qui n'ont pas renouvelé, — mais il n'est pas trop tard pour que ces retardataires comprennent quel est leur devoir. À la fin du mois de janvier, le numéro 49 aura été épuisé jusqu'au dernier de ses 1 600 exemplaires : N'y a-t-il pas lieu de chanter victoire et de se féliciter de ce que la revue marche « magnifiquement » ?

Le « comptoir d'éditions » ne se porte pas mal non plus. La première édition de *L'Annonce faite à Marie* est épuisée et la seconde « s'en va grand train », tandis qu'affluent les souscriptions à *Cette heure qui est entre le printemps et l'été* et qu'une très bonne vente s'annonce pour l'édition des *Poésies* de Mallarmé. Transformé en commis de librairie, le secrétaire Maître-Jacques vend « d'un seul coup » dix *Annonces*, plus un *Otage*, et, rendu cynique par son dévouement à la bonne cause, il ne cède qu'au prix fort les ouvrages rares en dépôt aux amateurs qui les convoient.

Ces résultats, il ne les obtient pas sans sueurs ni tracas : il en arrive à rêver la nuit des adresses et des expéditions et il a parfois de la peine à étouffer une plainte sur sa vie vouée aux besognes et au surmenage. Mais un « petit calcul » démontrant la situation florissante de la NRF a tôt fait de le ragaillardir, d'autant plus que Copeau et Schlumberger lui octroient une marque tangible de leur satisfaction sous la forme d'un chèque supplémentaire, pour lequel il les remercie « avec tendresse ». Attention ! que les tantes de Cenon n'aillent pas bâtir des châteaux en Espagne et s'imaginer que sa mensualité a été augmentée, alors qu'il s'agit seulement d'une gratification de 100 frs pour ses étrennes : ces braves provinciales n'ont pas la moindre idée des « frais énormes » que la revue doit supporter.

La minuscule entreprise du début a établi son assiette et commencé de se donner un embryon d'organisation commerciale : à la veille de la publication du numéro 50, qui marquera le quatrième anniversaire de la naissance de la NRF, Gallimard établit un tableau sommaire des comptes de la revue et des éditions depuis la fondation jusqu'au 27 janvier 1913.

Le « comptoir d'éditions » persévère avant tout dans la mission que Gide lui avait assignée deux ans plus tôt : faire connaître en des volumes de présentation décente, mais de prix abordable,

les écrivains que la NRF a voulu servir dès l'origine ou qui se sont en cours de route groupés autour d'elle. Tandis que la première édition collective du « *Retour de l'enfant prodigue précédé de cinq autres traités* » est distribuée fin janvier, la revue prend soin d'annoncer que le prochain roman de Gide lui a été réservé. Il est vrai que l'impression de *Cette heure qui est entre le printemps et l'été* a malencontreusement traîné depuis des mois et que Gallimard est obligé d'apaiser l'impatience grandissante de Claudel par des lettres d'excuses expédiées à la cadence d'une tous les deux jours; mais un premier paquet d'épreuves vient de parvenir en Suisse, où s'attarde le « gérant ». Auprès de Suarès, qui désormais complète aux yeux du public non initié la trinité des grands hommes de la NRF, Copeau se multiplie en assurances sur la sollicitude avec laquelle il veille à la mise en train de *Trois Hommes* : Gallimard promet que Verbeke se mettra à la composition de cet ouvrage dès qu'il en aura terminé avec *Les Heures de l'Acropole*.

Thibaudet est en effet devenu, en dépit de l'hostilité de Rivière et du manque d'enthousiasme de Copeau, un auteur de la Maison et, comme il était à prévoir, des plus prolifiques : pendant que s'imprime son nouveau livre, est distribué le précédent, sorti des presses à la fin de 1912, *La Poésie de Stéphane Mallarmé*, pour lequel aucun service de presse n'a été prévu.

Les plus anciens amis du groupe, même lointains ou silencieux, ne sont pas oubliés. Si c'est encore à *L'Occident*, refuge naguère de Gide et de Claudel, qu'est publié dans la seconde semaine de janvier *Le Buisson ardent* de F.-P. Alibert, Jules Iehl (Michel Yell), de qui le *Cauët* avait figuré parmi les premiers titres des jeunes éditions de la NRF, songe à donner à celles-ci une nouvelle œuvre. Nous guettons surtout les progrès du projet de recueillir les écrits anciens et épars de Paul Valéry, depuis longtemps formé, mais dont nous n'avons plus eu de nouvelles depuis le 23 juillet 1912. En ce début de 1913, nous n'en entendons parler que de façon indirecte, à propos de la visite qu'un « jeune monsieur qui se faisait disparaître la figure en souriant et qui se nommait Alexandre Gaspard-Michel » a rendue à Jacques Rivière : « Il m'a déclaré solennellement – et m'a prié de vous transmettre sa déclaration – qu'il n'était pas qualifié pour représenter Paul Valéry au point de vue financier, c'est-à-dire que Paul Valéry l'avait bien chargé de l'établissement typographique de son livre, mais non pas de traiter avec l'éditeur pour les conditions. » Gide aurait-il subodoré là une tentative de détournement? Un mois plus tard, il ira « réclamer à Valéry le volume de vers promis à Gallimard », – en vain.

L'un des prétextes allégués pour ces dérobades successives avait été la gêne qu'éprouvait le disciple de Mallarmé à paraître dans le sillage intimidant des *Poésies*, dont la distribution, opportunément conjuguée avec celle du livre d'exégèse de Thibaudet, a commencé à la mi-janvier. Si Jacques Rivière a escompté pour elles un succès de vente, il n'a pas prévu les critiques que va soulever cette édition et que les Bonniot écarteront d'une plume irritée. Est-ce pour tenter de les prévenir que Gide fera recommander à Tronche d'envoyer le livre, auquel sera joint par exception celui de Thibaudet, à Jean-Marc Bernard en vue d'un possible article de celui-ci dans *La Revue critique des Idées et des Livres*? Oui, ce même Bernard de qui l'attaque contre Mallarmé, citée avec une apparence d'approbation par Bocquet dans le numéro de la NRF du 15 novembre 1908, avait constitué l'un des deux griefs invoqués par le groupe pour rompre avec Eugène Montfort et ses amis! Que les temps sont changés et comme en quatre ans se sont acclimatées des œuvres auparavant reléguées à l'extrême pointe du Kamtchatka! Déjà Claudel estime que ce ne serait plus folie que de songer à éditer *Un coup de dés...* Ceux qui furent les incompris, les « maudits », et que la NRF à ses débuts eut le courage de défendre contre les risées, alors même que ses propres « directions » l'éloignaient d'eux, entrent maintenant dans le domaine public de la poésie française, — et de pair avec Mallarmé, Rimbaud. Paterné Berrichon revient à la charge pour obtenir une prompte décision au sujet du « brouillon » d'*Une Saison en Enfer*, communiqué par lui à la fin de 1912. Gide pense que ce premier jet pourrait être publié dans la revue, en regard du texte définitif, et qu'il serait dans ces conditions prudent de « débattre aussitôt le prix », mais il recule devant une édition, à laquelle il estime qu'il ne « faut point songer, du moins d'ici longtemps » : nous verrons qu'il ne tardera guère à changer d'avis. Larbaud souhaiterait enfin que dans cette divulgation des grandes aventures de la poésie moderne figurât une édition collective de *Maldoror* et des *Poésies* de Lautréamont, — suggestion qui semble être tombée dans le vide.

Une place est faite aux traductions de grandes œuvres étrangères. Les laborieuses négociations menées depuis des mois pour l'édition des *Œuvres* d'Ibsen sont poursuivies avec patience et ténacité : c'est là une des références majeures du groupe et en particulier de ceux de ses membres que le théâtre passionne. De Suisse, Gallimard a continué à correspondre avec La Chesnais et il rendra compte à Gide de ces discussions peu après son retour à Paris. Mais ce n'est qu'au début de février qu'il pourra

annoncer avec un soupir de soulagement que le traducteur s'est enfin décidé à traiter.

Ce cas exceptionnel mis à part, toutes les faveurs du groupe vont au domaine, et plus particulièrement au roman anglais. Au cours de son séjour à Londres, Gide a intéressé Henry James et Edmund Gosse au projet de traduction des *Œuvres* de Meredith. Il a reçu là-bas de Davray quelques mots, « griffonnés sur une carte », l'informant que l'affaire était « conclue » et que les conditions lui en seraient communiquées « prochainement ». À son retour il s'inquiète de connaître celles-ci et de faire savoir qu'il est grippé, de façon à ce que l'homme du *Mercure* « ne s'autorise pas » de son silence pour lambiner ou biaiser : la confiance règne entre les deux maisons.

Il est difficile de démêler par qui et comment ces choix sont décidés, et l'on a la surprise de constater le peu d'attention accordé aux avis de Larbaud, bien que celui-ci soit devenu le préposé de la revue aux lettres anglaises. Il avait à la fin de 1912 manifesté de l'étonnement et même de l'agacement à voir la NRF « s'acharner » à publier les romans de G.K. Chesterton, « qui n'ont pas une grande valeur et qui n'ont aucune chance de succès en France », et annoncer, après *The Man who was Thursday*, une traduction du *Napoleon of Notting Hill*. Qu'aurait-il dit s'il avait su que Gide ne découvrira la première de ces œuvres, dont la traduction par Jean Florence avait été publiée par le « comptoir d'éditions » depuis plus d'un an, qu'à la faveur de ses vacances de Pâques à Cuverville ! Bien qu'« assez épaté » par elle, l'auteur des *Caves du Vatican* ne songera pas au renfort qu'elle aurait pu fournir à ses tentatives d'émancipation du roman, pas plus que Copeau et Rivière n'ont songé à l'invoquer à l'appui de leur recherche d'un nouveau « roman d'aventure » ; et dans la note excellente qu'il consacra au *Napoléon of Notting Hill*, Thibaudet n'effleurera pas davantage la question. Larbaud trouvait pour sa part que mieux eût valu choisir le « livre admirable » qu'était à ses yeux *Heretics*, « dont les romans de G.K.C. ne sont qu'un assez faible commentaire ». Il préconisait de traduire aussi le *Walden* de Thoreau et *The Charwoman's Daughter* de James Stephens, – sans plus de succès, en dépit de la note admirative qu'il donne sur cette dernière œuvre ainsi que sur *The Crock of Gold* du même auteur. Il n'obtiendra pas un meilleur résultat dans la campagne qu'il s'obstine à poursuivre pour l'adoption d'Arnold Bennett. Sachant celui-ci à Paris, il se hâte de signaler à Copeau que le *Gil Blas*, détenteur du manuscrit de *The Glimpse*, « ne semble pas se rendre compte de l'intérêt qu'il y aurait à publier en feuilleton cet ouvrage » : la NRF ne saisira pas la

perche à nouveau tendue. Le seul projet d'édition auquel il ait été associé, sans qu'il en ait pris l'initiative, est celui du choix d'œuvres de Whitman, qui chemine lentement. Les motifs qui avaient poussé Gide à prendre cette entreprise à cœur n'étaient pas évidents pour tout le monde, puisque Claudel se laissera tenter d'y collaborer.

Quant aux jeunes écrivains français, ils sont représentés dans les projets d'éditions de ce début d'année par Alain-Fournier et par Larbaud lui-même, qui offrent à la NRF la chance, poursuivie depuis deux ans, de publier deux vrais et beaux romans.

Le Grand Meaulnes est loin de lui être promis, et elle ne met pas d'impatience à se l'assurer. Fournier vient de recopier les chapitres VI, VII et VIII de la troisième partie et d'annoncer : « Chapitres tout courts. La *Comédie* est finie. » Dans les derniers jours de janvier Rivière lit le manuscrit, qu'il trouve « très bien, très neuf et très passionnant », et prévient Copeau qu'il tâchera de l'avoir pour les éditions : « Mais pour la revue, c'est impossible. On lui donne 1 000 frs à *L'Opinion*. » Il tient pour acquis que la NRF n'offrira pas cette somme, qu'elle avait consenti à déboursier pour *La Fête Arabe* des Tharaud. Copeau se bornera à se déclarer « enchanté » du jugement porté par Rivière sur l'œuvre et de faire savoir à l'auteur que leurs petits démêlés de l'année précédente étaient oubliés : « Je ne doutais pas de lui d'ailleurs. J'ai hâte de lire ça. Il sait, j'espère, qu'il aura en moi un bon lecteur. » L'affaire en est au début de ses péripéties.

En ce qui concerne *Barnabooth* en revanche, elle est à moitié dans le sac. Un peu inquiet du sort du *Journal d'un milliardaire*, expédié à la fin de 1912 dans une petite valise de cuir achetée jadis à Dresde, Larbaud avait dû être soulagé, lorsqu'il était revenu le 5 janvier à Florence, après avoir passé Noël à Pise et le Jour de l'An à Livourne, de trouver une lettre de Copeau qui lui annonçait que son manuscrit allait être donné « tout de suite » à la composition. Sur le ton pince-sans-rire qui lui est propre, il répondit au directeur de la NRF par des remerciements et ce conseil : « Mais d'abord lisez-le. » Il le prévenait aussi qu'il n'envisageait d'apporter aucune retouche aux trois premières parties, mais que pour la quatrième il aurait « quelques petites choses », rejetées d'abord, à insérer dans les dernières pages : « Si donc » – poursuivait-il, – « vous admettez la possibilité de publier le livre, vous pouvez donner cela à composer. Les restitutions, dans l'épilogue, ne seront pas très nombreuses – quatre pages au plus. »

Obligé à son grand regret de quitter l'Italie pour tenter la

hasardeuse expérience d'un arrangement de vie commune conclu avec sa mère, Larbaud a flâné en chemin, s'attardant en particulier à Marseille et à Aix, et n'arrive que le samedi 18 janvier à Paris, où la vieille dame a loué un appartement à Passy, 10 rue Octave-Feuillet.

La question des conditions de publication dans la revue et d'édition en volume a dû lui être posée dès le mardi 21 janvier par Copeau, car celui-ci recevra moins d'une semaine plus tard cette suggestion de Gallimard : « En ce qui concerne Larbaud, puisque c'est vous qui avez commencé à lui parler de l'édition de son roman, ne pourriez-vous lui offrir 45 centimes par volume ? (Pour *Les Enfantines*, le traité porte 35 centimes). » Le directeur des éditions, qui se garde de prendre des initiatives, mais dont l'influence commence à se faire sentir en matière commerciale, estime que cette solution serait à l'avantage des deux parties : « Pour la publication en revue et en volume ce n'est pas cher et cela peut le décider, car je doute qu'aucun éditeur lui offre autant. Et puisqu'on était décidé à faire un sacrifice pour Giraudoux, il vaudrait mieux le faire pour Larbaud. » Il a donc fait son deuil de l'insaisissable Giraudoux, qui a glissé entre les mailles de ses rets et ne figurera pas dans ce qu'on pourrait appeler la seconde génération de la NRF. Larbaud s'est-il fait tirer un peu l'oreille; ou a-t-il été simplement négligent ? Une quinzaine de jours plus tard, Gallimard dira sa hâte de revoir Copeau pour avoir des nouvelles de l'affaire. Trois jours après, il demandera qu'une réponse lui soit donnée par retour du courrier, car « Verbeke ne peut rien faire, tous les caractères étant immobilisés par Barnabooth », et il insistera : « Très urgent. » Nous ne savons pas sur quelles bases aura été conclu l'accord.

La publication en revue du *Journal d'un milliardaire* provoquera dans le groupe et autour de lui un mouvement de plaisir et d'approbation, où l'on sent percer une pointe de surprise. Copeau, qui a fini par trouver le temps d'en lire le manuscrit, l'a trouvé « excellent » et a déclaré à Rivière : « C'est long. Mais tant pis. » À Gide il a exprimé la même impression en termes plus pittoresques : « J'ai reçu le manuscrit de Larbaud, qui est gros comme lui, et qui m'a paru à moi, excellent. Nous l'entamons en février ». Gide a dû souhaiter le juger par lui-même, puisqu'une dizaine de jours plus tard, Rivière lui en a annoncé l'envoi, mais nous ignorons quelle a été sa réaction immédiate. C'est près de trois mois plus tard et de Florence à son tour qu'il écrira à l'auteur : « Lu avec délices le numéro III de Barnabooth, dans le *treno di lusso* qui m'amenait à Florence. » Deux mois

plus tard encore, il se montrera tout aussi enthousiaste et plus explicite : « Rien à vous dire sinon mon épatement et mon admiration devant le Barnabooth dont je viens de lire d'un coup la quatrième et la cinquième partie. Il y a là-dedans une inquiétude, une angoisse extraordinaires, et rien n'est moins aisé à définir, car vraiment, c'est un des livres les plus *modernes* que j'ai lus. J'ai plaisir à me sentir votre ami. »

Rivière attendra les loisirs des vacances de Pâques à Cenon pour terminer la lecture de ce qu'il appellera « le premier Barnabooth », c'est-à-dire les *Poèmes par un riche amateur*, que le *Journal* l'a sans doute incité à découvrir et à propos desquels il écrira à Fournier : « Que c'est curieux ! Je t'assure : c'est un des seuls qui aient su de nos jours soulever et faire vivre un personnage. C'est là l'intérêt et le sens de tous ces détails. Il y a là quelqu'un qui vit. » Son beau-frère, sans formuler d'impression personnelle, lui rapportera, non sans malice on suppose, que de *tous* les écrivains de la NRF c'est Larbaud qui est le plus apprécié de... Bernstein ! Voilà un témoignage qu'on ne s'attendait pas à entendre invoquer, même s'il n'a porté que sur *Rose Lourdin* : il est vrai que Simone triomphe dans *Le Secret*. Un mois plus tard, invité à déjeuner « chez le petit père Larbaud avec son extraordinaire mère », Rivière tracera du couple un amusant croquis et trouvera que l'auteur de *Barnabooth* « a, à s'exprimer de façon abstraite, l'embarras (et pourtant le désir de le surmonter) auquel on reconnaît les vrais créateurs ».

On se demande pourtant si les hommes de la NRF ont mesuré la secrète et pudique grandeur qu'ils entrevoyaient avec surprise à travers l'amusement et le charme de la surface : tout ravis qu'ils étaient, ils n'attendaient pas cela de Larbaud, qui les déroutait par la singularité de son ton et de ses allures. Parmi leurs lecteurs, Théodore Lascaris, dès la première livraison du *Journal* en revue s'est senti en présence d'une œuvre « de premier ordre » et a trouvé d'heureuses formules pour rendre cette déconcertante union de la désinvolture et du pathétique : « Tout cela est personnel, à la fois brillant et profond, et d'une jeunesse ! d'une alacrité ! Une vraie cascade au soleil. »

Mais l'expérience a depuis longtemps enseigné à Larbaud quelles méprises le public le mieux averti est enclin à commettre. Aussi recommandera-t-il à Buriot-Darsiles, qui a traduit deux de ses poèmes pour une anthologie allemande, d'expliquer « nettement » dans une notice que « Barnabooth n'est pas un pseudonyme, mais le héros d'un roman », comme Gil Blas n'est pas un pseudonyme de Lesage : « Il ne me vient pas de comparaison plus exacte ni plus moderne. » Ainsi est venu tout naturellement

sous sa plume le nom d'un héros de roman picaresque, forme savoureuse de ce « roman d'aventure » que le groupe s'évertue à poursuivre.

Le volume des *Œuvres complètes* sortira le 15 juillet. À son retour d'Italie à la fin d'août, Gide trouvera sur la table du salon de Cuverville « le considérable Barnabooth » et déclarera aimer « jusqu'à sa corpulence ». L'auteur ne semblera guère se soucier d'aider au succès de son enfant, qui n'obtiendra quelques semaines plus tard qu'une voix (probablement celle de Léon Hennique), contre cinq à Léon Werth et quatre à Alain-Fournier, à l'avant-dernier tour du prix Goncourt. Tout à la fin de l'année, Claudel feuillettera à nouveau ce « gros » *Journal d'un milliardaire* qui l'avait déjà « tant diverti » lors de la publication en revue et le louera d'abord d'être fait pour les voyageurs comme lui. Mais de plus, et tout en trouvant que le titre de *Borborygmes* jure avec les « beaux vers » qu'il aime, il admirera qu'un « écrivain de grand talent » ait réalisé « cet exploit, français, de retrouver l'abondance et le désordre supérieur de quelqu'un d'Outre-Manche », et il aura l'émotion de découvrir « le cœur profond d'un chrétien que je ne connaissais pas ».

Bien entendu, en application de la loi d'airain du groupe, aucun article ou *note* ne sera consacré dans la NRF à une œuvre que les lecteurs de la revue ont pu juger par eux-mêmes.

Mais auprès de ces manuscrits d'amis, assurés d'avance d'être au moins lus, sinon toujours publiés, que de suppliants desquels nous ignorons tout, et jusqu'au nom de leurs auteurs, attendent le problématique moment où Copeau trouvera le loisir et le désir de jeter sur eux un coup d'œil ! Parmi ces ombres qui patientent dans les limbes, nous sommes toujours enclins à nous demander si ne se trouverait pas par hasard le gros paquet envoyé par Marcel Proust, dont le nom n'apparaît *jamais* dans les correspondances. Nous en sommes réduits à entrevoir ces bancs de poissons qui ne feront jamais surface. Rivière a beau prévenir Copeau : « Il y a plusieurs manuscrits pour vous » ; — il aura beau lui annoncer : « Je vous envoie quelques saletés », — puis lui recommander de ne pas oublier de prendre dans son tiroir les « nouveaux manuscrits » en souffrance, — puis lui remettre en mémoire : « Il y avait dans votre tiroir plusieurs manuscrits... » — le directeur de la NRF fera la sourde oreille. Du moins savons-nous que c'en est maintenant fini de la pénurie des années précédentes et que s'est enfin ouverte l'ère de l'embaras du choix.

Auguste ANGLÈS

**André Gide
et le premier groupe de
*La Nouvelle
Revue Française***

★★★

Avec ce troisième volume s'achève l'étude qu'Auguste Anglès a consacrée au premier groupe de *La Nouvelle Revue Française*, depuis les prémisses des années 1890 et le départ de février 1909, jusqu'à ce numéro d'août 1914, au moment où l'Europe bascule dans la guerre. Les années 1913 et 1914, qui occupent ce volume, viennent lever les hypothèques esthétiques que les années passées avaient laissé subsister. Se mettent ainsi définitivement en place les conditions d'un développement dans la longue durée : Gide a dans la NRF l'instrument idéal pour exercer son magistère intellectuel.

L'année 1913 tout entière est avant tout marquée par la création du Vieux Colombier qui sous l'impulsion de Jacques Copeau devient le lieu du théâtre nouveau. Les hommes de la NRF trouveront là un puissant catalyseur d'audience, que leurs œuvres antérieures n'avaient pas toujours su leur donner. C'est aussi une nouvelle occasion pour le dernier arrivant, Roger Martin du Gard, de s'agréger à l'équipe. A côté du théâtre s'ouvrent enfin les portes de cette « Académie du Roman » : des extraits, minutieusement choisis par leur auteur, de la *Recherche* jouxtent la publication intégrale des *Caves du Vatican*, du *Grand Meaulnes* et de *Barnabooth*. Le temps de la maturité est avant tout celui du roman, et ainsi se trouve en partie résolue la question du « roman d'aventure » posée par Jacques Rivière.

Mais cette affirmation littéraire se double d'une inquiète interrogation sur la cohésion du groupe, comme si le temps de la maturité était aussi celui des individualités, comme si la création littéraire achevée altérait la convivialité, faisant disparaître le groupe au profit des hommes, et les hommes au profit des œuvres. Ce à quoi s'ajoutait un malaise diffus qui explique en partie que, pour plusieurs d'entre eux, Gide, mais aussi Claudel et Schlumberger, la guerre ait pu apparaître comme l'occasion d'une possible régénération, personnelle ou collective.

Il n'empêche que par-delà les orages et à travers eux l'idée même du groupe reste la clé de voûte de la NRF, et on pourra conclure l'étude de ces six années dans ce sens, en citant Anglès : « Admirons que malgré l'usure des uns, l'évolution des autres, les fluctuations de leurs rapports entre eux, les apports et interventions de l'extérieur, sa résistance sur l'essentiel ait été somme toute exemplaire. Au commencement avait été l'amitié, et à la fin, après tant de fortunes diverses, subsistait l'amitié. »



9 782070 708123



86-XI A 70812

ISBN 2-07-070812-8

195 FF tc